

BRUXELLES

SOUS

LA BOTTE ALLEMANDE

par **Charles TYTGAT**

28 novembre 1916.

Notre admirable cardinal a prononcé dimanche dernier (**Note**), en l'église Sainte-Gudule, au cours de la messe célébrée à l'intention des Belges déportés de force par les Allemands, une allocution dont voici le texte sténographique :

« *Et cognoscetis veritatem, et veritas liberabit vos.* »

« *Prenez connaissance de la vérité car dans la vérité est la liberté.* » (JEAN, VIII, 32).

« Les quatre ou cinq dernières semaines que je viens de passer sont peut-être les plus douloureuses de ma vie, les plus angoissantes de ma carrière épiscopale.

Les pères et les mères de famille qui se pressent ici autour de cette chaire me comprendront.

L'épiscopat est une paternité spirituelle ; saint Paul l'appelle une maternité ; « *quand vos âmes sont en péril – écrivait-il aux Galates –, elles me donnent les douleurs de l'enfantement.* »

Or, j'ai vu, par centaines, de mes ouailles en péril et dans les larmes. Durant trois jours, dimanche, lundi et mardi derniers, matin et soir, j'ai parcouru les régions d'où les premiers ouvriers et artisans de mon diocèse furent emmenés de force, en terre d'exil. A Wavre, à Court-Saint-Étienne, à Nivelles, à Tubize, à Braine-l'Alleud, je pénétrai en plus de cent foyers à moitié vides. Le mari était absent, les enfants étaient orphelins, les soeurs étaient assises, l'oeil mort, les bras inertes, à côté de leur machine à coudre ; un morne silence régnait dans les chaumières. On eut dit qu'il y avait un cadavre dans la maison.

Mais à peine avions-nous adressé à la mère une parole de sympathie, que les sanglots faisaient explosion, et les lamentations, et les scènes de colère, avec des sursauts de fierté magnifiques.

Le souvenir de ces scènes navrantes ne me quitte plus.

Je voudrais courir à Anvers, à Tirlemont, à Aerschot, à Diest, partout où elles se renouvellent, où il y a des douleurs à soulager, des larmes à sécher, des cœurs à apaiser.

Mais, je ne le puis : mes forces et mes loisirs trahissent ma bonne volonté.

Alors, mes bien chers frères, j'ai pensé que je viendrais vers vous, au centre de mon diocèse et de notre pays. Vous vous ferez les

propagateurs de ma pensée, les interprètes de mes sentiments.

Fidèle à la salutation qui est familière aux évêques : « *Pax vobis* », « *Que la paix soit avec vous* », je vous apporte une parole de paix.

Mais il n'y a de paix possible que dans l'ordre, et l'ordre repose sur la justice et la charité.

Nous voulons l'ordre, et c'est pour ce motif que nous vous avons demandé, dès le premier jour, de ne pas opposer de résistance active au pouvoir d'occupation et de subir, sans révolte, les règlements qui ne violent ni notre conscience chrétienne ni notre dignité patriotique.

Mais le pouvoir occupant aussi doit vouloir l'ordre, c'est-à-dire le respect de nos droits et de ses engagements.

L'homme a droit à la liberté de son travail. Il a droit à son foyer. Il a le droit de réserver ses services à sa patrie.

Les règlements qui violent ces droits ne lient point la conscience.

Je vous dis cela, mes frères, sans haine ni esprit de représailles. Je vous dis cela parce que, disciple du Christ et ministre de l'Évangile, je vous dois la vérité. Je serais indigne de cet anneau épiscopal que l'Église m'a mis au doigt, de cette croix qu'Elle a posée sur ma poitrine, si, obéissant à une passion humaine, je tremblais de proclamer que le droit violenté reste

le droit, que l'injustice appuyée sur la force n'en est pas moins l'injustice.

L'ordre réclame la justice ; il exige aussi la charité.

La charité, c'est l'union. Et l'union est, pour l'homme, sa loi de vie dans le triple domaine de la vie où la nature et la foi le font naître et grandir : la famille, la patrie, la société chrétienne.

L'homme se doit à sa famille : l'époux à son épouse, l'adolescent à ses parents, le père à ses enfants.

L'homme se doit à sa patrie ; les classes sociales doivent s'entraider dans la solidarité nationale.

Le chrétien se doit à son diocèse, il ne se rattache à l'Eglise catholique, sa mère, que par l'intermédiaire de son évêque.

Et c'est pour cela, mes frères, que vos évêques ont, à l'heure présente, le cœur brisé. Ils ont vu des milliers de leurs fils arrachés à leur sollicitude pastorale, emmenés vers l'inconnu, brebis errantes sans pasteur, en proie aux périls de l'isolement, de la colère impuissante, peut-être du désespoir.

Ils se sont ressouvenus d'un grand événement historique. Lorsque le Pape Pie VII était en captivité à Savone, il mit sa confiance en sa Mère du ciel que, depuis la victoire de Lépante, l'Europe appelait "*le Secours des chrétiens*". Au lendemain de sa libération, le Saint Pontife eut à cœur

d'affirmer, par l'institution d'une fête annuelle en l'honneur de Notre-Dame Auxiliatrice sa piété personnelle et la reconnaissance de la chrétienté.

Nous aussi nous demandons humblement, par la médiation de la Très Sainte Vierge Marie au Maître Souverain « *qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires* » de nous ramener bientôt nos ouvriers captifs, de garder nos foyers encore intacts, en attendant le jour où nous pourrons, dans la paix de la victoire, nous serrer tous autour de l'autel triomphal de Marie Libératrice.

Courage, mes frères, soyez respectueux des enseignements du Christ, soyez fidèles à la patrie belge.

Je vous donne à tous, du fond du coeur ma paternelle bénédiction. »

Peu de personnes étaient au courant des intentions du cardinal. Aussi n'y avait-il à Sainte-Gudule, au moment où Monseigneur Mercier monta en chaire, que le public ordinaire des offices du dimanche.

- *Il est impossible* – me dit quelqu'un qui eut la bonne fortune d'être parmi ces privilégiés –, *il est impossible de rendre l'impression produite par les paroles vengeresses de l'orateur. L'auditoire entier était remué jusqu'au fond des entrailles et le cardinal lui-même était encore si intensément sous l'impression des scènes*

navrantes dont il avait été le témoin, qu'en rappelant sa visite aux foyers déserts de Braine-l'Alleud, etc., il avait peine à se dominer.

(pages 133-136)

<http://uurl.kbr.be/1008367?bt=europeanaapi>

Notes de Bernard GOORDEN.

Le texte est repris en date du 26 novembre (19161126), date de l'allocution, par [Louis GILLE](#), [Alphonse OOMS](#) et [Paul DELANDSHEERE](#) dans ***50 mois d'occupation allemande*** (Volume 2 : 1916) :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Mais il y a, dans la version des Charles TYGAT, quelques détails supplémentaires (citation en latin, etc ...).